

## Viva Villa À LA COLLECTION LAMBERT À AVIGNON

Pour la deuxième fois, la Collection Lambert accueille le festival des résidences d'artistes proposées par ces trois institutions de réputation mondiale que sont la Casa de Velázquez, l'Académie de France à Rome, plus connue sous le nom de Villa Médicis et la Villa Kujoyama de Kyoto. 51 artistes seront donc présents, provenant des trois pays qui les auront accueillis et représentant une vingtaine de disciplines, toutes associées sous la thématique imaginée par Cécile Debray : les vies minuscules, d'après le livre à succès de Pierre Michon. L'exposition sera accompagnée de lectures et performances, notamment les 24 et 25 octobre, et de projections diverses avec en particulier les paysages étranges conçus par Hugo Deverchère, les voix des rescapés du suicide de Blaise Perrin ou l'étude de la langue sifflée découverte aux Canaries par Marine de Courtes. La plupart des créateurs rendent hommage à la culture du lieu qui les a reçus. Luis Moreno et Anaïs Silvestro, spécialistes de l'art culinaire, étaient censées rendre hommage à l'or vert d'une île japonaise, Louise Sartor restitue cent vues de la villa Médicis ; Leticia Martinez Perez s'inspire des costumes et de l'art traditionnel espagnol afin de confectionner sa série de Contemporains Ridicules. La littérature n'est pas en reste : Nathalie Azoulay situe son roman familial intergénérationnel dans le Japon contemporain. Le compositeur Jonathan Bell s'inspire des Bosch, visibles au Prado. Les sujets brûlants de l'actualité sont évidemment omniprésents : les photos de Samuel Gratacap suivent les mésaventures d'Amadou, migrant en Italie. Alexandre Westphal travaille sur des archives mêlées à de la fiction revisitant les migrations franco-italiennes de l'après grande guerre. L'écrivain Sébastien Thiery prend pour thème les bidonvilles de Calais et les lois de l'hospitalité en général. Le musicien Etienne Haan prend en compte les incontournables lanceurs d'alerte. Anne Le Troter traite du thème des excuses publiques. Le post colonialisme hante les esprits : Sammy Baloji plonge sa caméra hypnotique dans une usine de cuivre congolaise. L'écologique est présent dans les « proto-habitat » de Frédéric Barchelard et Flavien Menu. La dimension socioculturelle se retrouve chez Pauline Curnier Jardin,



et son approche des travailleuses de la Nuit romaine. Et bien sûr la pandémie, comme le prouve la quarantaine vestimentaire, conçue par Jeanne Vicérial. Au demeurant, les sujets ne sont pas exclusivement polémiques : l'historienne de l'art Sara Vitacca se penche sur la représentation du corps viril dans l'art italien. On tente des rapprochements audacieux : Native Maqari et Simon Rouby découvrent des similitudes entre la tradition guerrière des samourais et les codes d'honneur ancestraux du nord Nigéria. Flore Falcinelli essaie de conjuguer les techniques occidentales et extrême orientales des laques et vernis. Keke Vilabelda établit un trait d'union entre les sels d'Autriche et ceux des mers ibériques. Le peintre Hugo Capron se passionne pour le japonisme. Isabelle Le minh pour son prédécesseur au Japon, James Lee Bryars. Les artistes tentent de renouveler leur activité : Daniel Pescio s'ingénie à nous apprendre à écouter les parfums ; Emilie Rigaud tente de transformer la calligraphie en typographie ; l'architecte Sara Kamalvand recherche les origines aquatiques de la ville ; le peintre Guillaume Valenti tire toutes les conséquences de la mise en abyme qu'il admire chez Velázquez. Les peintres et plasticiens sont d'ailleurs les plus nombreux : notre alésienne Mimosa Echard (Crac) et ses formes organiques ou végétales, fruits d'une étrange alchimie. Pierre Bellot produit une figuration tout à fait originale en s'appropriant les images du réel. Benjamin Mouly interroge les espaces des images. Le voyageur Thomas Andrea Barbey s'adonne à une intéressante expérience sur la lumière aveuglante de midi dans le sud. De même Justin Weiler à l'art de dissimuler tout en révélant, en l'occurrence le Palacio cristal et ses immortels aloe vera. Le graveur Clément Fourment nous plonge dans un monde enchanté à force de marionnettes et de poupées. Enfin, Katarzyna Wiesiolek dessine dans un esprit plus intimiste. Terminons par la BD en 3 D avec l'œuvre de François Olislaeger... Une expo très riche, très variée dont on a hâte de découvrir la scénographie.

**Du 24 octobre au 10 janvier - 5, rue violette à Avignon (84).  
Tél. 04 90 16 56 20.**

## Frédéric Léglise et ses invitées À L'ESPACE D'ART ACMCM À PERPIGNAN

Voilà un artiste qui ne cache pas ses goûts. Frédéric Léglise recourt résolument à la figuration, plus précisément au portrait et aux Nus, avec une préférence marquée pour un érotisme à l'asiatique, « à fleur de peau ». Ses toiles actuelles présentent en effet des jeunes femmes dans des poses sans équivoques, dessinées de manière fidèle à partir de photos prises sur le vif d'un moment d'abandon et de glissement vers l'imaginaire. Outre que le temps de la peinture n'est pas le même que celui de la photographie, la première permet une dé-réalisation qui concourt à accentuer cet imaginaire-là et à le reproduire en écho sur la toile. Léglise efface en effet tout ce qui détournerait l'intérêt focal du modèle de sorte que le fond est souvent monochrome ou sobrement abstrait. Ne demeurent, pour étoffer le corps, que certains accessoires tels les sous-vêtements ou chaussures, dont il accentue le caractère décoratif, ou autres objets pervers tels que le lien, matière à fantasme s'il en est. Les créatures ont ainsi l'air de demeurer en suspension, l'ambiguïté entre la pose debout frontale et allongée sur un support, en contreplongée absolue étant explorée avec bonheur. Le rose est évidemment choisi parce qu'il correspond le mieux à la représentation que l'on se fait de la chair épanouie. Car Léglise choisit la vie, les plaisirs de la chair et ceux de la peinture. Le corps est un motif inépuisable de surprise et de singularités érotiques. Dans un contexte bougon et pessimiste, sa production tranche avec les productions de l'esprit critique qui sont souvent en effet critiques mais dépourvues de tout esprit. Ceci dit, Léglise sait aussi cultiver la part la plus sombre de sa personnalité en pratiquant l'auto-portrait sans concession, où il part en quête de ses propres monstruosité et où il recourt aux mots et aux images, émergeant du front et de la peinture. Techniquement, son œuvre se situerait entre un certain hyperréalisme et un pop art qui saurait peindre sans artifice extérieur.

Pour cette expo, il a joué à fond la carte de l'Asie mise au féminin en invitant maintes artistes provenant de Chine, du Japon ou de la Corée et s'étant pour la plupart installées en France où elles firent leurs études. Ainsi ont-elles pu expé-



menter le métissage des cultures dans un souci d'osmose et de conciliation. Elles sont huit, qui s'adonnent un peu à tous les styles : Chon Sujin peint son corps de manière très réaliste, sans concession, en recourant à des produits de maquillage, si prisés dans sa Corée natale où la chirurgie esthétique a de beaux jours devant elle. A l'inverse, Kanaria invente un univers flottant, à base de mythes, célébrant les merveilles de la nature, animales ou florales dans des tons pâles, quasi oniriques. Liu Mengpei demeure fidèle à une représentation énergique du paysage, apaisé ou tourmenté, dans un esprit expressionniste et gestuel tandis que Lee Dahye semble évoluer dans une abstraction, minérale ou végétale, qui ne renie ni la couleur ni les jeux de transparence et de lumière. Si chaque artiste développe un art singulier, on ne peut évidemment s'empêcher d'établir certains rapports avec l'œuvre du maître, qu'il s'agisse de la fascination pour le corps ou pour le choix de la palette colorée voire pour l'esprit vitaliste qui préside à cette exaltation des sens. Wang Jojo semble d'ailleurs elle aussi pratiquer le portrait, quelque peu idéalisé, jusqu'au rêve ou au fantasme, alors que Inhee Ma traite du corps dans toute l'étendue de sa matérialité et des potentialités offertes par sa peau notamment. Stella Sujin fait confiance à la légèreté de l'aquarelle et à la tradition de la céramique pour traiter de la vulnérabilité humaine, de la sexualité, ou du sort des animaux. Agako David-Kawauchi, hanté par le

thème de la petite fille, recourt en revanche au fusain et à la pierre noire sur toile pour concevoir une fresque quelque peu primitive sur la vie, l'amour, la mort, donnant sans doute un peu d'épaisseur et de dramaturgie à cette sélection plutôt plaisante. Léglise a bien compris que le XXIème siècle serait sans doute asiatique... C'est ce qu'il nomme, avec humour, l'Asian connection... Ce dont nous prenons acte.

**Jusqu'au 20 décembre, à l'Espace d'Art ACMCM - 3, av. Grande Bretagne à Perpignan (66).**

**Tél. 04 68 34 14 35. [acentmetresducentredumonde.com](http://acentmetresducentredumonde.com)**